D’une peinture à l’autre…

Broderies, passementeries, frises, galons, festons, guipures, chamarrures, impressions textiles, tapisseries, papiers peints, motifs floraux et géométriques, moulures et arabesques... le pastel mime inlassablement toutes ces figures décoratives jusqu’à la saturation de l’espace. La feuille de papier où s’écrase le bâtonnet de couleur disparaît sous l’accumulation des parures comme le sujet qu’elles habillaient. L’évocation d’un carrelage, d'une peinture, d’un drapé auxquels ont été arrachés des fragments tend-elle même à disparaître sous la pression des motifs qui se juxtaposent et s’enchevêtrent, se mutilent.

Comme une écriture que la surcharge d’annotations ou de ratures rend illisible, la surenchère ornementale comprime les formes jusqu'à leur faire perdre leur identité originaire. C’est alors seulement que, déprises de leur ancrage affectif ou fantasmatique, de leur connaissance apprise ou transmise, les formes peuvent sourdre des couleurs et s’organiser librement sur la surface peinte.

On sent dans les pastels ce procès à l’œuvre même s’ils sont parfois encore prisonniers de certaines formes. En effet, la figure insistante, presqu’obsédante du mannequin tendrait à contredire notre propos s’il n’était, simulacre, fantôme d’homme ou de femme tronqués, prêt à se dissoudre dans les bigarrures de ses vêtements. Ce qui se produit dans “Lachesis et son sauvage”. Le mannequin, qui recentre souvent les compositions se laisse ici découdre, désintégrer par elle. Mis en pièces, les brocarts rejoignent le plan des autres lambeaux d’étoffe. Plan étrangement bariolé, d’une inquiétante densité de couleurs et de graphismes. Pans rompus, raboutés discordants. Mais les lignes de soudure, plis, jointures ou cicatrices d’une référence barrée, structurent, trament un nouvel espace que la mémoire d’anciennes scarifications a froissé.

On regretterait que certains motifs rehaussés d’or et d’argent viennent à nouveau, comme un remords, réveiller le spectre de l’image ensevelie. Mais pointer cette ambiguïté, ce conflit entre la peinture et l’écriture décorative, c’est désigner le ressort du travail d’Isabelle Braud. Habitée par deux passions, celle du motif et de l’ornemental, celle de l’événement pictural, elle puise aux deux pour conduire son travail. L’un défait l’autre et le reconstruit ailleurs autrement. Persistance et altération du motif, mise à l’épreuve de la peinture d’une logique intime; ce risque devenu l’enjeu de son travail commande l’utilisation de différents supports : calque, papier, carton, toile, et de différents médiums : pastel, acrylique, huile. A travers ces détours et ces métamorphoses, en risquant son savoir-faire et ses habiletés, c’est la loi de la peinture que j’apprends, dit Isabelle Braud.

Gaëtane Lamarche-Vadel, philosophe, autrice et enseignante